

PROLOGUE
Une roue brisée

– Tout a commencé par une roue brisée.

La voix de Lisbeth est aussi claire que celle d'une enfant. Elle s'élève dans la pénombre de la petite mansarde, tranchant les silences ouatés de la fin d'après-midi. Les persiennes de l'unique fenêtre dispensent à la pièce une luminosité orangée, constellée de particules de poussière flottant au gré d'une gravité à peine prononcée. La vieille femme se penche dans les gémissements de son fauteuil jusqu'à ce qu'un rai de lumière traverse de biais son visage fatigué. Les rides qui affleurent à la surface de sa peau s'animent tout à coup en un semblant de sourire.

– Une roue brisée, répète-t-elle à voix basse. Tout du moins, c'est le premier souvenir qui me vient à l'esprit quand je repense à mon enfance.

Je me cale contre le dossier de ma chaise, attendant la suite avec la patience dont je me suis armée, comme le docteur Willard, le médecin traitant de Lisbeth, me l'avait judicieusement suggéré :

« Elle n'a plus toute sa tête. Il se pourrait que vous ne puissiez rien tirer de cet entretien. »

À ce conseil, j'avais hoché la tête puis plissé des yeux, adoptant une attitude réservée et polie. J'avais toujours en mémoire l'interview-fleuve que j'avais effectuée l'année précédente avec un unijambiste. Certes, l'homme n'avait que quatre-vingt-dix-sept ans, mais j'avais su tirer de notre rencontre un récit détaillé de ses souvenirs de la grande crise de 1929.

« Je vais vous conduire jusqu'à sa chambre, a cédé le docteur Willard en constatant qu'il ne pourrait en rien altérer ma détermination. C'est au dernier étage. »

Lisbeth était assise dans un grand fauteuil en osier posté devant la fenêtre. Son regard se perdait vers l'horizon, bien au-delà des grands arbres qui jouxtent le parc de la maison de repos. Le docteur nous a abandonnées, non sans avoir stipulé qu'en cas de problème il se tenait à ma disposition, deux étages plus bas. Il a fermé la porte derrière lui, en veillant bien à ce qu'elle ne claque pas. Lisbeth a tout de même sursauté lorsque nous nous sommes retrouvées seules toutes les deux. Un silence s'est alors installé, empli d'observation mutuelle, un peu comme entre deux animaux sauvages avant que l'un d'entre eux ne se décide à faire le premier pas. Puis Lisbeth s'est présentée, m'a remerciée d'avoir accepté de venir lui rendre visite et a commencé son récit en évoquant cette histoire de roue brisée.

– Le choc a interrompu la monotonie de la route et le chariot a brutalement basculé sur le côté. Je me suis cogné la tête contre une caisse en bois, mais je n'ai pas pleuré… Je n'ai

d'ailleurs pas le souvenir d'avoir pleuré une seule fois durant mon enfance.

– Quel âge aviez-vous ?

Elle marque une hésitation avant de me répondre.

– Quatre ans.

– Nous étions donc en… (Je fais un rapide calcul mental.) 1865, conclus-je.

Lisbeth ne réagit pas. Son regard s'est de nouveau perdu dans le vide. Je tousse doucement dans mon poing fermé. Elle se tourne brusquement vers moi :

– Vous êtes-vous déjà demandé, jeune fille, pourquoi…

Elle ne termine pas sa phrase, fronçant les sourcils comme si les mots qu'elle s'apprêtait à prononcer venaient de s'évaporer dans les airs. Ses yeux brillent dans la semi-obscurité. Je crains soudain qu'une émotion trop vive ne l'ait fragilisée. L'évocation du passé peut s'avérer une expérience douloureuse chez certaines personnes âgées. Surtout pour une dame de cent seize ans.

Je n'aurais de toute façon pas eu grand-chose à lui répondre.

Pourquoi ?

Pourquoi je me retrouve en compagnie de cette vieille dame, à la questionner sur son passé ? Et surtout, pourquoi ai-je répondu à son invitation ? Je ne suis qu'une journaliste de seconde zone, pour un canard de seconde zone dirigé par un rédacteur en chef de seconde zone. De plus, je n'ai pour l'instant écrit qu'un seul article relatant l'histoire des États-Unis d'Amérique : celui de mon unijambiste. Par quel miracle Lisbeth a-t-elle pu tomber dessus ? Je n'arrive pas à me l'expliquer. Pour être parfaitement honnête, je n'aurais jamais donné

suite à son message si mon patron de seconde zone n'était pas tombé dessus par inadvertance.

– Ce serait une bonne chose, ce papier, avait-il avancé.

Il n'avait rien ajouté. Inutile, j'avais deviné à sa mine fermée qu'il ne s'agissait pas d'une suggestion et que je n'avais d'autre choix que de m'exécuter.

Pourquoi ?

Parce que j'étais jeune, à l'aube vacillante de ma carrière journalistique. Et plus simplement parce que j'étais une femme et qu'en 1977, malgré les prémices d'une émancipation féministe annoncée, une femme était tenue d'obéir aux injonctions de son supérieur, qui plus est lorsqu'il s'agissait d'un homme, même de seconde zone.

J'avais donc traîné des pieds pour me rendre à ce rendez-vous. Pourtant, en voyant Lisbeth pour la première fois, j'ai réalisé que ce n'était finalement pas une si mauvaise chose de me retrouver en sa compagnie.

Alors pourquoi ?

Je n'en sais trop rien, mais je compte bien profiter de l'opportunité qui s'offre à moi. Le premier souvenir de Lisbeth remonte à 1865, il y a exactement cent douze ans de cela. Une simple roue brisée, suivie d'un choc.

Était-ce à ce moment précis que sa vie avait véritablement commencé ?

La sirène d'un bateau pousse un mugissement profond dans le lointain. Une autre lui répond. Le port de Manhattan est en effervescence. Les mouettes couvrent de leurs cris la rumeur continue de la ville.

Lisbeth me sourit.

– Pourquoi le temps passe-t-il si vite ? articule-t-elle de sa voix d'enfant.

Je hausse les épaules, je n'ai pas de réponse à lui fournir.

– 1865, c'était hier, poursuit-elle. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour que défilent les souvenirs. Je sens le vent brûlant des plaines du Wyoming caresser mon visage.

Les yeux clos, la vieille dame s'abandonne à la brise, le menton tendu vers l'avant. Ses fins sourcils s'arquent vers le haut, comme si elle peinait à trouver son souffle. Son sourire s'élargit.

– Sans cette roue brisée, murmure-t-elle, il est probable que le cours du destin eût emprunté un tout autre chemin.

Je sors mon carnet de mon sac, en prenant garde à ne pas faire de gestes brusques. Le fil de sa mémoire semble si ténu que je crains de le briser. J'inscris avec soin la date sur la première page, en haut à droite.

28 août 1977.

Lisbeth s'est redressée sur son fauteuil. Sa voix d'oisillon blessé s'élève avec plus de force :

– Ma vie, jeune fille, a véritablement commencé ce jour-là. Dans les éclats de bois d'un moyeu fragilisé par les chemins tortueux de la piste de Santa Fe. Et tout ce qui a suivi n'est que le fruit de cet incident. (Un rire gracieux s'échappe d'entre ses lèvres.) Le bois sur la pierre, reprend-elle, songeuse. Rien n'est plus troublant qu'une trajectoire. Celle de deux objets, bien entendu, une roue sur une caillasse plutôt récalcitrante. Mais cela n'a rien de comparable avec les trajectoires de la vie.

Elle lève une main. Son index décrit une arabesque invisible dans les airs. À ce signal, les années commencent à défiler,